

plus au monde, afin que je sois heureuse et qu'il soit béni. J'ai franchi les gardes, les portes, les remparts; à travers les ennemis et tous les obstacles, je suis arrivée sans crainte jusqu'à toi. On dit que le lion se détourne et s'enfuit à l'aspect d'une vierge dans l'orgueil de sa pureté; le Tout-Puisant, qui protège l'innocence contre le tyran des forêts, a daigné pareillement étendre sur moi sa merci, et me dérober aux mains de l'infidèle. Je viens, — et si je viens en vain, jamais, non, jamais, nous ne nous reverrons! Tu as commis un crime effroyable en abandonnant la foi de tes pères; mais rejette loin de toi le turban, fais le signe de la croix, et sois pour toujours à moi; efface de ton cœur la tache noire qui le souille, et demain va nous voir réunis pour ne plus nous quitter. »

— « Et où dresser notre couche d'hyménée? au milieu des mourants et des morts? car demain nous livrons au carnage et aux flammes les enfants et les autels des chrétiens. Demain, au lever de l'aurore, j'en ai fait le serment, nul autre que toi et les tiens ne sera épargné; mais toi, je te transporterai dans un lieu enchanteur, où nos mains seront unies, où nous oublierons nos douleurs. C'est là que tu seras ma fiancée, après que j'aurai derechef abaissé l'orgueil de Venise, après que ses fils abhorrés auront senti ce bras, qu'ils ont voulu avilir, châtier avec un fouet de scorpions ceux que le vice et l'envie ont fait mes ennemis. »

Elle posa sa main sur la sienne; — quoique cette impression fût légère, elle porta un frémissement subit jusqu'à la moelle de ses os, glaça son cœur, et le mit dans l'impuissance de se mouvoir. Quelque faible que fût cette étreinte pleine d'un froid si mortel, il lui était impossible de dégager sa main. Jamais l'étreinte d'un objet si cher n'avait porté à son cœur ce sentiment de crainte qu'il éprouvait cette nuit, alors qu'il sentait ses veines se glacer sous le contact de ces doigts minces, longs et blancs. La chaleur brûlante de son front disparut, son cœur devint muet et comme pétrifié, lorsque, portant les yeux sur ce visage, il vit combien son aspect était différent de ce qu'il l'avait connu : blanc, mais

pâle, — il n'était plus éclairé par ce rayon de l'intelligence qui animait naguère les traits de la physionomie et les faisait mouvoir, comme les vagues étincelant sous un chaud soleil; et ses lèvres avaient le calme, l'immobilité de la mort, et nul souffle n'arrivait avec ses paroles, et nulle respiration ne soulevait son sein, et le cours du sang paraissait suspendu dans ses veines. Bien que ses yeux brillassent, ses paupières étaient immobiles, et leur regard était vague et fixe comme celui d'un somnambule marchant dans son rêve inquiet; semblable aux figures d'une tapisserie, qui vous regardent d'un air lugubre; mouvantes sous la bise, par une soirée d'hiver, aperçues à la vacillante lueur d'une lampe qui s'éteint, ces formes inanimées semblent revivre à la vue épouvantée; on dirait dans l'obscurité qu'elles vont descendre des sombres murailles d'où leurs images nous menacent, et où elles se balancent, ballottées par le souffle qui agite la toile.

« Si ce n'est pour l'amour de moi, que ce soit du moins pour l'amour du ciel; — je te le dis encore, — arrache le turban de ton front parjure, et promets-moi d'épargner les fils de ta patrie outragée, — sinon c'en est fait de toi, et tu ne verras plus, — je ne dis pas la terre, elle n'est plus pour nous, — mais le ciel et moi. Si tu m'accordes ce que je te demande, bien qu'un sort funeste doive être ton partage, il effacera à moitié ton crime, et la porte de la miséricorde peut s'ouvrir encore pour toi; mais que tu diffères un instant de plus, et tu subis la malédiction de celui dont tu as déserté la loi; lève vers le ciel un dernier regard, et vois son amour se fermer à jamais pour toi. Il y a en ce moment près de la lune un léger nuage; — il marche, et bientôt il l'aura dépassée; — si, lorsque ce voile vapoureux aura cessé de nous dérober son disque, ton cœur n'est pas changé, alors Dieu et les hommes seront vengés; terrible sera ton destin, plus terrible encore ton immortalité dans le mal. »

Alp leva les yeux, il vit au ciel le nuage dont elle lui parlait; mais son cœur était gonflé et égaré par un indomp-

table orgueil; cette passion mauvaise, la première qui avait régné dans son cœur, roulait comme un torrent par-dessus toutes les autres. *Lui!* demander grâce! lui! se laisser effrayer par les paroles insensées d'une vierge timide! lui, que Venise outragea, jurer de sauver ses fils dévoués à la tombe! Non, quand ce nuage serait plus terrible que le tonnerre, et destiné à le foudroyer

Sans répondre un mot, il fixe sur le nuage un regard attentif; il suit son mouvement; le nuage est passé: la lumière de la lune tombe à plein sur sa figure; alors il parle ainsi: — « Quel que soit mon destin, je ne sais point changer, — il est trop tard! Dans l'orage, le roseau tremble et plie, puis se relève; l'arbre se brise. Je dois rester ce que m'a fait Venise, son ennemi en tout, sauf mon amour pour toi; mais tu es en sûreté; oh! fuis avec moi! » A ces mots il se retourne; mais elle est partie! Il n'a plus auprès de lui que la colonne de marbre. A-t-elle disparu sous terre? s'est-elle évanouie dans l'air? Il ne sait, — ses yeux n'ont rien vu, — mais là il n'y avait plus rien.

## XXII.

La nuit est passée, le soleil resplendit comme pour éclairer un jour de fête. L'Aurore se dégage, légère et brillante, de son manteau de vapeurs, et midi luira sur une chaude journée. Entendez-vous la trompette et le tambour, et les sons lugubres de la trompe barbare, et les bannières dont le vent agite les plis, et les coursiers qui hennissent, et le bruit de cette multitude qui se meut, et le cliquetis de l'acier, et ces cris au loin répétés: « Aux armes! aux armes! » Les queues de cheval sont enlevées de terre, les glaives sortent des fourreaux, les rangs se forment, on n'attend plus que le signal. Tartares, Spahis, Turcomans, levez vos tentes, marchez à l'avant-garde, montez à cheval, donnez de l'éperon, entourez la plaine afin de couper toute retraite aux assiégés, et que, jeune ou vieux, aucun chrétien n'échappe, pendant que l'infanterie, s'avancant en masses redoutables, s'ouvrira, au prix de son sang, un passage à travers la brèche! Les coursiers sont bridés et hennissent sous la main qui les

guide, toutes les têtes sont recourbées sur le poitrail, toutes les crinières flottent au souffle des vents, tous les mors sont blanchis d'écume; les lances sont en arrêt, les mèches allumées, les canons pointés, tout prêts à mugir et à détruire les murailles qu'ils ont déjà entamées; les phalanges des janissaires se forment; Alp les commande, son bras est nu ainsi que la lame de son cimeterre; le khan et les pachas sont tous à leur poste; le visir lui-même est à la tête de l'armée. Quand la couleuvrine donnera le signal, en avant! ne laissez personne de vivant à Corinthe, pas un prêtre à ses autels, pas un chef dans ses palais, pas un âtre dans ses maisons, pas une pierre sur ses murailles. Dieu et le Prophète! — Allah hu! que ce cri redoutable monte jusqu'aux cieux! « La brèche est là qui nous attend; les échelles sont préparées pour l'escalade; vos mains sont sur la garde de vos sabres; qui peut vous arrêter? Celui qui le premier abattra la croix rouge pourra me demander ce qu'il voudra, je promets de le lui accorder! » Ainsi dit Coumourgi, l'intrépide visir; on lui répond en brandissant les sabres et les lances, et mille voix font entendre les acclamations d'une belliqueuse joie. — Silence! — Attention au signal. — Feu!

## XXIII.

Tels on voit des loups se précipiter sur un buffle sauvage; le noble animal mugit, ses yeux jettent des flammes; malheur au premier que sa fureur rencontre! il le pétrit sous ses pieds redoutables, ou le fait voler dans les airs, avec ses cornes sanglantes: ainsi les musulmans s'avancent contre les remparts; ainsi sont repoussés les premiers assaillants; le boulet brise les cuirasses, immole les guerriers, et laboure la terre que jonchent leurs cadavres comme des morceaux de verre brisé; des rangs entiers tombent moissonnés comme l'herbe qui couvre la plaine quand sur la fin du jour le faucheur a terminé sa tâche; tant le carnage est grand parmi les premiers qui se présentent devant la brèche!

## XXIV.

Ainsi qu'on voit les grandes marées assaillir les hauts rochers du rivage, et en détacher d'énormes blocs par leurs

attaques incessantes, jusqu'à ce que leurs blanches cimes s'écroutent avec le fracas du tonnerre, comme les avalanches dans les vallées des Alpes : ainsi les fils de Corinthe, épuisés et accablés par le nombre, succombent à la fin aux assauts continus et répétés de la multitude des Ottomans. Ils serrent leurs rangs devant l'armée des infidèles, et tombent par masses compactes sans reculer d'un pas, et disputant le terrain pied à pied. Il n'y a là de muet que la mort; les coups de tranchant et de pointe, les détonations de la carabine, les supplications des vaincus, les cris des vainqueurs, se mêlent aux décharges de l'artillerie. Les villes lointaines qui entendent ce bruit se demandent de quel côté s'est rangée la victoire, si elles doivent se réjouir ou s'affliger de cette voix tonnante qui mugit à travers les montagnes, et remplit leurs échos de sons nouveaux et terribles. Ce jour-là elle fut entendue à Salamine et à Mégare, et même, assure-t-on, dans la baie du Pirée.

## XXV.

Depuis la pointe jusqu'à la garde, les épées et les sabres sont rougis de sang; mais la ville est prise, et le pillage commence; après le combat vient le massacre. Des cris perçants s'élèvent des maisons saccagées; entendez-vous les pas des fuyards clapoter dans le sang qui ruisselle dans les rues glissantes? çà et là, aux endroits où une position favorable se présente, des groupes de dix ou douze hommes résolus s'arrêtent, font volte-face, et, adossés à une muraille, tiennent l'ennemi en échec ou meurent en combattant.

Dans l'un de ces groupes on remarque un vieillard; ses cheveux sont blancs, mais son bras de vétéran est redoutable encore; il a vaillamment soutenu le poids de cette sanglante journée; les cadavres de ceux qu'il a immolés forment un demi-cercle autour de lui; aucune blessure encore ne l'a atteint; tout en reculant, il continue à combattre et ne se laisse pas entourer. Sous son corselet brillant, d'anciens combats ont laissé plus d'une cicatrice; mais toutes les blessures qui couvrent son corps datent d'une époque antérieure; quoique vieux, bien peu de jeunes hommes pourraient lutter contre

son bras de fer. Les ennemis auxquels il tient tête à lui seul sont plus nombreux que les cheveux de sa tête grise. De droite à gauche son sabre se promène; plus d'une mère ottomane pleurera dans ce jour un fils qui n'était point né encore quand Minotti, n'ayant pas encore vingt ans, avait pour la première fois trempé son glaive dans le sang musulman. Il eût pu être le père de tous ceux à qui ce jour-là son courroux fit mordre la poussière. Il avait fait payer à plus d'un père le fils que la guerre lui avait autrefois ravi, et depuis le jour où ce fils avait expiré dans le détroit des Dardanelles<sup>s</sup>, son bras terrible avait sacrifié à ses mânes plus d'une hécatombe humaine. Si le carnage apaise les ombres de ceux qui ne sont plus, l'ombre de Patrocle se vit immoler moins de victimes que le fils de Minotti, mort sur la limite qui sépare l'Europe de l'Asie. Il fut inhumé sur ce rivage où depuis des milliers d'années tant de guerriers ont trouvé leur tombeau. Il ne reste rien d'eux pour nous dire où ils reposent et comment ils ont succombé, pas une pierre sur leur gazon, pas un ossement dans leur tombe; mais ils vivent dans des chants qui confèrent l'immortalité.

## XXVI.

Entendez-vous le cri d'Allah? Voici venir une troupe des musulmans les plus braves : celui qui marche à leur tête a le bras nu; les coups de ce bras impitoyable n'en sont que plus rapides; découvert jusqu'à l'épaule, il leur montre la route du carnage; c'est à ce signe qu'on le reconnaît dans les combats. D'autres guerriers offrent à l'ennemi avide l'appât d'une plus riche dépouille; plus d'un cimetière a une poignée plus riche, aucun une lame plus rouge; d'autres ont le front ceint d'un turban plus magnifique; — Alp ne se fait reconnaître qu'à son bras nu; vous le trouverez au plus fort de la mêlée! Sur ce rivage nulle bannière n'est plus rapprochée de l'ennemi que la sienne; nul drapeau dans l'armée musulmane que les Delhis suivent plus volontiers. Il resplendit comme une étoile détachée des cieux. Où paraît ce bras terrible, là combattent ou combattaient tout à l'heure les plus vaillants; là les cris qui demandent vaine-

ment quartier au sabre vengeur du Tartare; là le héros qui meurt en silence sans daigner pousser un gémissement, ou celui qui, affaibli par sa blessure, étreignant le sol ensanglanté, rassemble le peu de forces qui lui reste pour immoler encore un ennemi.

## XXVII.

Le vieillard, resté debout et intrépide, a suspendu la marche d'Alp. « Rends-toi, Minotti; sauve tes jours et ceux de ta fille. » — « Jamais, renégat, jamais! quand la vie que tu m'offres durerait éternellement. »

— « Francesca! — ô ma fiancée! — doit-elle aussi périr victime de ton orgueil? » — « Elle est en sûreté. » — « Où? où? » — « Dans le ciel, où n'ira jamais ton âme parjure, — loin de toi, innocente et pure. » Un sourire farouche erre sur les lèvres de Minotti lorsqu'il voit Alp chanceler en entendant ces paroles, comme si son glaive l'eût frappé.

— « O Dieu! quand est-elle morte? » — « La nuit dernière, et je ne pleure point le départ de son âme; il ne restera personne de ma noble race pour être esclave de Mahomet et de toi; viens! » — Il est vain ce défi; — Alp est déjà avec les morts! Pendant que les paroles de Minotti entraient dans son cœur plus pénétrantes, plus vengeresses que n'eût pu faire la pointe de son glaive s'il eût eu le temps de frapper, du portail d'une église voisine, longtemps défendue, où avaient pris position le petit nombre de braves échappés à la mort, il est parti une balle qui a étendu Alp sur le carreau; avant que personne ait pu voir la blessure ouverte dans le crâne de l'infidèle, il tourne sur lui-même et tombe pour ne plus se relever; au moment de sa chute, un éclair brille dans ses yeux comme une flamme, et fait bientôt place aux ténèbres éternelles qui couvrent son cadavre palpitant. Il ne lui reste de vie qu'un léger frémissement qui parcourt tous ses membres. Ses compagnons l'étendent sur le dos; son front et sa poitrine sont souillés de poussière et de sang, et de ses lèvres sort, en se coagulant, le sang de la vie, fraîchement épanché de ses profondes veines; mais son pouls est sans mouvement; pas un sanglot d'agonie n'échappe à ses lèvres;

ni parole, ni soupir, ni râle, ne l'accompagnent dans la mort; avant que sa pensée même pût prier, il a passé, sans espoir dans la miséricorde divine, resté jusqu'au bout — un renégat.

## XXVIII.

Ses compagnons et ses ennemis poussent un grand cri, ceux-ci de joie, ceux-là de fureur, puis le combat recommence; les glaives se heurtent, les lances percent, les coups de tranchant et de pointe s'échaîgent, les guerriers mordent la poussière. De rue en rue, Minotti dispute pas à pas la dernière portion de terrain qui lui reste des pays soumis à son commandement; les débris de sa troupe valeureuse le secondent de leurs bras et de leur courage. On peut encore tenir dans l'église d'où est partie la balle providentielle qui, par le trépas d'Alp, a vengé à demi la chute de la ville: c'est là qu'ils se dirigent en laissant derrière eux une traînée de sang et de cadavres; c'est ainsi que, le visage tourné vers l'ennemi, chacun de leurs coups infligeant une blessure, le chef chrétien et sa troupe se joignent à ceux qui sont renfermés dans l'église; c'est là qu'ils pourront un moment respirer, abrités par le massif édifice.

## XXIX.

Répit passager! Les guerriers en turban, dont la foule s'accroît sans cesse, continuent à s'avancer avec des cris de rage et une vigueur nouvelle. Leur nombre est si grand que, même pour eux, la retraite est impossible, car ils ne sont plus séparés que par un étroit espace du lieu où les chrétiens se défendent encore; et c'est en vain que les plus avancés chercheraient à fuir à travers cette épaisse colonne, il leur faut de toute nécessité combattre ou mourir. Ils meurent; mais avant que leurs yeux soient fermés, des vengeurs s'élèvent sur leurs cadavres; de nouveaux combattants viennent, furieux, combler les rangs éclaircis pour succomber à leur tour, et les bras des chrétiens se sont lassés de frapper que de nouveaux assaillants continuent à surgir. Les Ottomans sont arrivés à la porte; sa masse d'airain résiste encore; de toutes les issues partent des balles meurtrières, et de toutes les fenêtres brisées s'échappe une pluie de soufre;

mais le portail chancelle et faiblit, — l'airain cède, les gonds crient, — la porte s'ébranle, — tombe : — tout est fini ; plus de résistance ; c'en est fait de Corinthe !

XXX.

Sombre, farouche, Minotti, resté seul, est debout sur les marches de l'autel : au-dessus de lui brille l'image de la Madone, sous des teintes célestes, avec des yeux de lumière et des regards d'amour ; on l'a placée au-dessus de cet autel sacré pour fixer nos pensées sur des choses divines, alors qu'agenouillés nous la voyons, avec l'Enfant-Dieu sur ses genoux, nous sourire doucement et offrir au ciel le tribut de nos prières. Elle sourit encore ; elle sourit au milieu du carnage qui l'entoure : Minotti lève vers elle ses yeux âgés ; puis, après s'être signé en soupirant, il prend une torche allumée, et reste immobile et silencieux. Les musulmans entrent et s'avancent la flamme et le fer à la main.

XXXI.

Les caveaux creusés sous le pavé de mosaïque renferment les morts des siècles passés ; leurs noms sont gravés sur les dalles ; mais le sang dont elles sont teintes empêche de les lire ; les armoiries sculptées, les couleurs bizarres du marbre veiné, tout cela est taché de sang, tout cela est couvert de tronçons de glaives, de cimiers brisés ; le parvis est semé de morts, et, au-dessous, d'autres morts reposent glacés dans une longue rangée de cercueils ; à la pâle clarté qui pénètre à travers une grille, on peut les voir réunis dans leur majesté sombre ; la Guerre a pénétré dans leur noire demeure ; à côté des tombeaux elle a rassemblé ses sulfureux trésors, entassés en masses épaisses auprès de ces morts décharnés : c'est là que, pendant le siège, les chrétiens ont établi leur magasin principal ; une trainée de poudre récemment faite y communique : c'est la ressource dernière et fatale que s'est réservée Minotti contre son ennemi victorieux.

XXXII.

Les musulmans arrivent ; peu de chrétiens combattent encore, ou ils combattent en vain : faute d'ennemis vivants, et pour apaiser la soif de vengeance maintenant éveillée, les

barbares vainqueurs percent de coups les cadavres des morts, tranchent des têtes inanimées, renversent les statues de leurs niches, dépouillent les chapelles de leurs riches offrandes, et leurs profanes mains se disputent les vases d'argent que les saints ont bénits. Ils s'avancent vers le grand autel ; il offre en ce moment un spectacle éblouissant à voir. Voici sur la table sainte la coupe d'or consacrée ; massive et profonde, comme un prisme resplendissant elle brille aux regards des spoliateurs : ce matin même elle a contenu le vin sacré, changé par le Christ en son sang divin, et qu'ont bu au lever du jour ses adorateurs pour fortifier leurs âmes avant de marcher au combat. Quelques gouttes restent encore au fond du calice. Autour de l'autel sont rangés douze candélabres splendides, composés du métal le plus pur ; cette dépouille, c'est la dernière et la plus riche de toutes.

XXXIII.

Déjà ils s'approchent, déjà la main étendue des plus avancés va atteindre ce trésor, quand le vieux Minotti étend sa torche et en touche le salpêtre. L'explosion s'est faite. — Église, caveaux, autel, butin, cadavres, musulmans, chrétiens, tout ce qui reste des vivants et des morts, lancé en l'air avec l'édifice brisé, expire dans un effroyable mugissement ! La ville en ruines, les murailles renversées, les vagues refoulées, — les collines ébranlées, et qui ont failli s'entr'ouvrir comme dans un tremblement de terre, — les mille objets informes emportés vers le ciel dans un nuage de flamme par l'explosion terrible, ont proclamé la fin de la lutte acharnée qui a trop longtemps désolé ce rivage ; tout ce qui avait vie ici-bas monte dans les airs comme des fusées ; plus d'un guerrier de haute taille, consumé et rétréci par la flamme, n'est plus qu'un mince charbon qui jonche la plaine. Une pluie de cendres inonde la terre ; les uns tombent dans le golfe, et des milliers de cercles se dessinent sur sa surface ; d'autres vont tomber au loin dans la campagne, et l'isthme est jonché de leurs cadavres. Sont-ce des chrétiens ou des musulmans ? Que leurs mères les voient et le disent ! Lorsqu'ils dormaient dans leurs berceaux, et que chaque mère

contemplant en souriant le doux sommeil de son fils, elle était loin de penser qu'un jour ces membres délicats seraient arrachés et dispersés. Celles qui leur ont donné le jour ne pourraient maintenant les reconnaître; ce rapide moment n'a pas laissé trace de figure ou de forme humaine, si ce n'est çà et là un crâne ou un ossement: la plage est au loin couverte de soliveaux enflammés, de pierres calcinées et fumantes, profondément enfoncées dans le sol. Tous les êtres vivants qui entendirent ce fracas épouvantable disparurent: les oiseaux s'envolèrent; les chiens sauvages s'enfuirent en hurlant et laissèrent là les cadavres sans sépulture; les chameaux abandonnèrent leurs gardiens; le bœuf lointain brisa son joug; — le coursier, plus rapproché du choc, s'élança dans la plaine en brisant sa sangle et ses rênes; la grenouille fit entendre dans ses marais un coassement plus fort et plus discordant; les loups remplirent de leurs hurlements l'écho des montagnes cavernueuses, ébranlé encore par le prolongement de la détonation. Les chacals firent entendre leur vagissement plaintif<sup>1</sup>, semblable à celui d'un enfant ou au cri d'un chien qu'on châtie; les ailes subitement tendues, les plumes hérissées, l'aigle s'envola de son aire et se rapprocha du soleil; à la vue des nuages épaissis au-dessous de lui, et des flots de fumée qui venaient l'assaillir, il éleva plus haut son vol en jetant de grands cris. — Ainsi fut Corinthe perdue et conquise.

## NOTES.

<sup>1</sup> Le *Siège de Corinthe*, qui paraît, d'après le manuscrit, avoir été commencé en juillet 1815, fut publié en janvier 1816. M. Murray ayant offert mille guinées pour le manuscrit de ce poème et celui de *Parisina*, le poète répondit: — « Votre offre est extrêmement libérale et bien au-dessus de la valeur de ces deux poèmes; mais je ne dois ni ne veux l'accepter, car je ne puis consentir à les publier séparément. Je ne dois pas hasarder la faveur, méritée ou non, que m'ont valu mes premiers poèmes, sur des compositions qui, je le sens, ne sont point ce qu'elles devraient être, quoiqu'elles puissent très bien passer comme des ouvrages sans prétention, et paraître avec quelques poésies légères à la suite des publications pré-

cédentes. Je vous renvoie votre mandat, et je désire que vous ne m'exposiez pas de nouveau à la tentation. Ce n'est point par dédain pour l'fidèle universelle que je refuse, ni parce que je me trouve trop riche; mais le devoir ne doit pas être subordonné au fait. Je suis charmé que le nom du *copiste* vous soit d'un favorable augure pour la moralité du poème; mais il ne faudrait pas trop vous y fier, car mon copiste écrirait tout ce que je lui demanderais en toute innocence de cœur. » [Le copiste était lady Byron. Lord Byron donna carte blanche à M. Gifford pour retrancher ce qui lui déplairait dans le poème. M. Gifford usa singulièrement de cette confiance sans bornes, et, entre autres méprises, biffa un des plus beaux passages du poème.]

<sup>2</sup> Le *Giaour*, le *Corsaire*, la *Fiancée d'Abydos*, *Lara*, le *Siège de Corinthe*, se succédèrent avec une rapidité extraordinaire, et obtinrent un succès d'enthousiasme.

Outre leurs beautés intrinsèques, ces poèmes reçoivent un nouveau charme du climat romantique sous lequel ils nous transportent, et des costumes orientaux, si éblouissants et si exacts. La Grèce, le berceau de la poésie, que nous connaissons grâce aux études de notre enfance, nous fut présentée au milieu de ses ruines, et pliant sous la douleur. Ses ravissants paysages dédiés aux dieux, qui, pour être détrônés de leur Olympe, n'en conservent pas moins le prestige poétique, se reflètent et posent devant nous dans les vers de Byron. Puis, au-dessus, cette haute moralité qui ressort de la comparaison entre la Grèce antique et la Grèce moderne, entre les philosophes et les héros qui habitèrent jadis ce beau pays, et leurs descendants réduits à obéir à des Scythes ou à cacher dans les âpres retraites de leurs montagnes classiques une indépendance sauvage et précaire. Le style et les descriptions orientales, si harmonieuses qu'elles jettent du charme jusque sur les absurdités de ces contes orientaux, servent à rehausser des beautés qui auraient pu se passer d'ornements si gracieux. L'impression merveilleuse produite par ce genre de poésie me confirme dans ma croyance à un principe que nul ne conteste, mais que presque personne n'applique; savoir: que chaque auteur doit, à l'exemple de lord Byron, définir, avant tout, d'une façon nette et précise, le lieu de la scène, le personnage et le sujet qu'il veut représenter devant le lecteur. SIR WALTER SCOTT.

<sup>3</sup> Les lanciers turcs sont restreints au service militaire, et s'arment à leurs frais.

<sup>4</sup> Les Turcomans mènent une vie errante et patriarcale; ils habitent sous des tentes.

<sup>5</sup> Ali Coumourgi, favori de trois sultans et grand-visir d'Achmet III, après avoir repris en une seule campagne le Péloponèse sur les Vénitiens, fut blessé mortellement à la bataille de Peterwaradin, dans la plaine de Carlowitz, en Hongrie, au moment où il s'efforçait de rallier ses gardes. Il mourut le lendemain, de ses blessures. Le dernier ordre qu'il donna fut celui de décapiter le général Brenner et quelques autres prisonniers allemands. Ses dernières paroles furent: — « Oh! que ne puis-je traiter

ainsi tous ces chiens de chrétiens!» Paroles et conduite dignes de Caligula. Sans bornes étaient l'ambition et la présomption de ce jeune homme. Comme on lui disait que le prince Eugène, qui s'avancait contre lui, était un grand général : — « Eh bien ! dit-il, ma gloire s'en augmentera d'autant. »

<sup>6</sup> J'ai vu de mes propres yeux un pareil spectacle sous les murs du sérail de Constantinople, dans les petites cavités creusées par le Bosphore dans le rocher qui forme une terrasse étroite entre le mur et les flots. Je crois que Hobhouse en a parlé dans son voyage. Ces cadavres étaient probablement ceux de janissaires réfractaires.

<sup>7</sup> Cette touffe ou longue tresse n'est jamais coupée. Les Turcs croient que c'est par là que Mahomet les transportera en paradis.

<sup>8</sup> Dans la bataille navale qui se livra entre les Turcs et les Vénitiens l'embouchure des Dardanelles.

<sup>9</sup> Je crains d'avoir commis une trop grande licence poétique en transplantant le chacal d'Asie en Grèce, où je n'en ai jamais aperçu ; mais ils habitent en grand nombre les ruines d'Ephèse. Ils choisissent les décombres pour leur retraite et suivent les armées.

# PARISINA<sup>1</sup>.

A SCROPE BERDMORE DAVIES

LE POÈME SUIVANT EST DÉDIÉ

Par celui qui a longtemps admiré ses talents et apprécié  
son amitié.

22 janvier 1816.

## AVERTISSEMENT.

Le poème suivant repose sur un événement rapporté par Gibbon dans les *Antiquités de la maison de Brunswick*. Je crains qu'aujourd'hui un pareil sujet ne paraisse indigne d'être mis en vers sous les yeux d'un lecteur prude ou blasé. Les poètes dramatiques de la Grèce, et quelques-uns de nos meilleurs écrivains ont été d'un avis différent ; je pourrais leur joindre Alfieri et Schiller sur le continent. Le récit de Frizzi nous apprend comment se sont passées les choses. Le nom d'*Azo* a été substitué à celui de Nicolas, comme plus poétique.

« Sous le règne de Nicolas III, Ferrare fut ensanglantée par une tragédie domestique. Averti par un valet, le marquis d'Este découvrit de ses propres yeux la liaison incestueuse de sa femme Parisina et de Hugo son fils naturel, beau et vaillant jeune homme. Ils furent décapités dans la prison par ordre d'un époux et d'un père, qui dévoila ainsi sa honte et survécut à leur exécution. On doit le plaindre s'ils étaient coupables ; s'ils étaient innocents, il fut encore plus malheureux ; dans aucun des deux cas, je ne puis approuver une pareille sévérité de la part d'un père. »

*Œuvres mêlées de Gibbon, t. III, p. 470.*

## PARISINA.

I.

C'est l'heure où sous la feuillée le rossignol module ses chants ; c'est l'heure où la voix des amants soupire tout bas des serments si doux, où le souffle de la brise forme avec le